

les imitèrent. Ils étaient là 15 à 16,000. Le roi ne balance pas à les attaquer avec 3,600 hommes : " Le petit roi, dit Commynes, n'était pas reconnaissable, tant il était grand, ferme et audacieux. " La noblesse faisait merveille autour de lui. La mêlée dura à peine un quart d'heure : l'ennemi, culbuté, taillé en pièces, poursuivi jusqu'à son camp, laissa plus de 3,000 hommes sur le champ de bataille, tandis que le corps d'armée, chargé d'attaquer l'avant-garde française, tournait bride sans rompre une lance.

Accablés sous le poids de leur armure, les Italiens, renversés au premier choc, étaient aussitôt tués à coups de hache ; il en fut fait un massacre épouvantable. Les Français, qui n'avaient perdu que 200 hommes, restèrent stupéfaits de leur victoire, hésitèrent à la poursuivre, ne pouvant comprendre qu'une aussi puissante armée se fût si miraculeusement dispersée devant eux. Cette belle journée pouvait donner l'Italie à la France ; mais Charles VIII, pressé de revoir son royaume, manqua cette fois encore à sa fortune. Il parvint aux portes d'Alexandrie, alla passer à gué le Tanaro, entra dans Asti huit jours après la bataille de Fornoue.

De retour en France, Charles parut oublier l'Italie. Averti par l'expérience et par les plaintes de ses peuples, le jeune roi, dit Commynes, " mettait son imagination à vouloir vivre selon les commandements de Dieu, à mettre la justice de l'Église en bon ordre et aussi à ranger ses finances, de sorte qu'il ne levât sur son peuple que 1,200,000 francs, par forme de taille, outre son domaine dont il voulait vivre comme anciennement faisaient les rois. Il avait une audience publique où il écoutait tout le

monde, pour tenir les gens en crainte, et par espérance ses officiers dont aucuns avait suspendus. " " Admirable coutume, s'écrie un auteur contemporain, qui rappelait la justice de saint Louis, et qui depuis s'est perdue dans les vices des cours, et plus tard dans la chimérique responsabilité des gouvernements représentatifs. " Au commencement de 1498, — Charles VIII était au château d'Amboise, où il faisait exécuter de grands travaux " par plusieurs ouvriers excellents qu'il avait amenés de Naples, " lorsqu'un jour, passant par une galerie sombre, il se heurta le front contre une porte, si malheureusement que quelques heures après il expira (7 avril 1498). Il n'avait que vingt-huit ans. Commynes a dit de lui : " Il était peu entendu, mais si bon qu'il n'était pas possible de voir meilleure créature. " La branche des Valois directs s'éteignit avec lui et fut remplacée par celle des Valois-Orléans.

Réponses aux questions littéraires de la page 66

16. Par Bossuet dans son oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

17. Cromwell, Bossuet.

18. On doit prononcer *karle*, *fièvre karle* ; et *katrain*. — Il faut éviter de donner à cette syllabe le son de l'a aigu ou de l'é fermé. Pour la bien prononcer, ouvrez la bouche un peu plus que pour l'é fermé et retirez les lèvres. Conservez à la syllabe *ais* dans le mot *français* le même son que vous lui donnez dans le mot *française*.

19. La lecture *recto tono*, comme son nom l'indique, se fait sur un seul ton, quelques-uns montent légèrement sur la syllabe finale de chaque phrase. La lecture *expressive* ou déclamée consiste à rendre par les inflexions de la voix, l'interrogation ou l'exclamation, les différents tons tristes, gais, légers, sombres, des pensées de l'auteur. On doit employer la première au réfectoire ou à l'étude.

A. LABELLE, *Belles-Lettres*, C. Joliette.
F. PELLETIER, *Versification*, C. de Montréal.